

# REBELLE RUSSE ASSIMILÉ SUISSE



En hommage à sa terre d'accueil, Mikhaïl Chichkine livre une lecture passionnée de Walser. Wiktorja Bosc

**Mikhaïl Chichkine** » Dans son dernier recueil, l'écrivain, qui s'est installé en Suisse en 1995, livre les souvenirs de son enfance moscovite et aussi un vibrant éloge de Robert Walser.

Le titre de l'ouvrage est un petit clin d'œil à l'une des nouvelles pétersbourgeoises de Gogol, même si le manteau en question y est fort différent de celui, usé à souhait, d'Akaki Akakiévitch, le prototype du fonctionnaire zélé mis en scène par le grand Nicolas. Chez Mikhaïl Chichkine, le manteau à martingale, ce beau mot provençal à la sonorité chantante, est celui qu'il a porté enfant après son frère aîné comme une autre allusion à la thématique russe des habits élimés. En l'occurrence la martingale eut pour l'auteur une valeur ô combien vitale, car c'est par cet ornement vestimentaire que la mère de Chichkine le sauva d'une issue fatale sur un quai de gare le jour où l'enfant y perdit l'équilibre et faillit tomber sur les rails!

Né en 1961, Mikhaïl Chichkine appartient à la génération qui a émergé sous l'ère Krouchtchev, même si l'essentiel de son enfance et de son adolescence s'est passé sous la nouvelle glaciation introduite par Léonid Brejnev dès 1964. Fils d'une directrice d'école bien en cour jusqu'au jour où elle eut la lubie d'autoriser dans son établissement une soirée à la mémoire du très populaire chanteur dissident Vyssotski, le jeune Mikhaïl en a aussi hérité l'esprit frondeur. L'événement en tout cas laissa des traces dans l'esprit du futur écrivain: sa mère, dénoncée en haut lieu, est sanctionnée et déchue de son poste pour cet acte de bravoure, dont

le désaveu entraîna la maladie qui lui fut fatale.

## On retrouve là le souffle et les accents quasi mystiques de la littérature russe

Cette première partie du livre des souvenirs de Mikhaïl Chichkine, que l'on a pu découvrir naguère avec deux romans imprégnés d'autobiographie, *La prise d'Izmail* (Fayard, 2003) et *Le cheveu de Vénus* (Fayard, 2007), est de loin la plus forte. Pas seulement parce qu'y est restitué l'étau d'un système impitoyable qui a broyé tant de vies. Mais aussi parce qu'avec un allant communicatif l'auteur rend compte de l'insouciance de sa propre jeunesse, de son attachement viscéral à sa mère comme à ses rêves d'adolescent littéraire pressentant que l'amour de la langue est le seul moyen de ressusciter la beauté des émotions vraies. D'où l'image qu'emploie volontiers l'écrivain comparant l'œuvre à une barque qui ne devient réelle que lorsqu'elle est remplie de mots sincères et chatoyants. Alors on peut monter dans cette embarcation, quitter nos vies solitaires «et voguer vers le lieu où quelqu'un nous aime et nous attend».

### Walser, clé de voûte

On retrouve là le souffle et les accents quasi mystiques de la littérature russe. Et sans doute également les raisons de l'attachement intense de Chichkine pour Robert Walser: les longues pages qu'il lui consacre font

quasiment office de bréviaire pour une plus haute vie. Walser, le marginal, le raté, apprécié par les plus grands (Kafka, Musil), mais totalement dédaigné ailleurs. Walser, cet adepte du voyage intérieur, qui au fil de sa vie dérive vers la marginalité et une forme de schizophrénie le poussant à l'asile, dont il ne ressortira pas. Sauf ce jour de Noël 1956, quand des enfants faisant de la luge, non loin de Herisau, en Appenzell, le découvrent raide mort, étendu dans la neige.

La lecture passionnée et passionnante que Chichkine livre ici de Robert Walser est une forme insolite d'hommage qu'il rend à la Suisse, sa terre d'accueil depuis vingt-cinq ans. Il vit ainsi aujourd'hui dans un village entre Bienne et Bâle après un long passage à Zurich où l'avait attiré l'ombre de Joyce et du voisin de celui-ci au cimetière de Fluntern, Elias Canetti. La proximité de ces deux grands de la littérature (l'un, initiateur du roman moderne, avec son *Ulysse* se déroulant en un jour; l'autre, un génie de l'autobiographie comme récit magnifiant la langue qui parle au cœur) apparaît ici comme la clé de voûte du propre projet de Mikhaïl Chichkine. L'idée de faire danser la vie au-delà des douleurs de l'Histoire, celle-là même que l'on retrouve au plus fort de la littérature russe quand le lyrisme se veut élévation de l'âme. » **ALAIN FAVARGER**

» Mikhaïl Chichkine, *Le manteau à martingale*, trad. du russe par Maud Mabillard, Ed. Noir sur Blanc, 221 pp.



BD

## LE VER EST DANS LA BOÎTE

**Grinçant** » Hâbleur, potache et «suceur», comme le surnomment ses peu amènes collègues: Fabrice est un cadre intermédiaire en pente douce qui n'a qu'un but dans la vie: prendre du galon et avoir son propre bureau. Mais voilà, les promesses d'un jour ne sont pas celles de toujours. Fabrice se voit sucrer sa promotion tant attendue par une jeune femme externe à la boîte. Le cadre recalé sombre dans une méchante rancœur. De joyeux luron, il devient couillon, puis trublion. Excédé par des méthodes managériales toujours plus intrusives et castratrices, le commercial se rebiffe. Tout près de prendre la porte, il passe à l'attaque en sortant un atout imparable de la manche de son deux-pièces gris. Un album de déconfinement qui fait la part belle au télétravail. » **SJ**

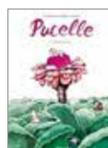
» Schwartzmann/Navarro, *Stop Work*, tome 1, Ed. Dargaud.



## UNE FILLETTE PEU BENOÎTE

**Gouleyant** » Florence pousse dans une grande famille bourgeoise qui caribure en vase clos à l'eau bénite. On y parle du bout des lèvres de ce qui se passe sous la taille. Chacun à sa place: mère aux fourneaux, père au boulot et marmots au préau. Dans cet environnement rétrograde, la fillette étouffée et en prend pour son grade. Précocement éprise de liberté, elle aimerait tant comprendre la vie. Mais avec qui en parler? Dans ce récit autobiographique, l'auteure n'épargne pas ses géniteurs. Sur les traces d'un Riad Sattouf et son *Arabe du futur*, elle dessine rudement les contours d'une saga familiale peu rêvée. Pas sûr que la parenthèse covidienne ait contribué à raffermir les liens filiaux. Un strip-tease intégral à risque, relevé avec gouaille et panache. » **SJ**

» Florence Dupré La Tour, *Pucelle*, tome 1, Ed. Dargaud.



## LES CHRONIQUES DE L'UNI

### Philosopher, c'est grandir



**Education** » Ce livre aurait pu s'intituler *Mode d'emploi pour élever des enfants éveillés*. Son auteur, Jordi Nomen, professeur de philosophie, y propose d'éduquer les enfants dans les méandres de la philosophie pour in fine créer un monde meilleur gouverné par la sagesse.

C'est ainsi que, dans la première partie de l'ouvrage, il légitime et expose son projet que l'on pourrait qualifier d'utopique. Il y présente les principaux outils afin de transmettre la philosophie à nos petites têtes blondes (et aux autres!). Cette première partie, en soi intéressante car nous y découvrons les origines

de cette démarche pédagogique, pourrait laisser par son côté trop théorique. La seconde partie fait la véritable force de l'ouvrage: très didactique et jouissive, elle est une mise en pratique de son projet. Douze concepts d'autant de penseurs y sont présentés, accompagnés à chaque fois d'un conte illustrant le concept philosophique traité, ainsi que des activités ludiques à faire avec des enfants pour stimuler leur réflexion.

«Moi la philo, j'avais subi il y a longtemps et c'était barbant. Plus jamais ça!» doit se dire le parent déjà fatigué et débordé. Détrompez-vous, chaque concept est habilement vulgarisé. Ainsi, le troisième philosophe présenté est Epicure. Sa réflexion sur le plaisir est illustrée par le mythe du roi Midas qui transformait tout ce qu'il touchait en or. A partir de là, l'activité ludique proposée est de faire dire aux enfants ce que l'argent peut et ne peut pas acheter. Vous l'aurez compris, si ce livre vise avant tout ceux qui côtoient des enfants, enseignants ou parents, il n'est pas interdit aux autres de se le procurer car «il n'est jamais trop tard pour apprendre à philosopher». »

**TOBIAS CHESEAUX**

» Jordi Nomen, *Philosophes en herbe!* Ed. Desclée de Brouwer, 240 pp.

## Un enfer grotesque



Entre Roth et Kafka, Philippe Limon ose une allégorie phallique. DR

**Roman** » Dans *Phallus*, Philippe Limon déchaîne le flux de conscience non censuré d'un jeune homme se réveillant le matin de Noël transformé en phallus géant. La journée de fête tourne au chaos après qu'il est découvert par sa famille: la mère s'abandonne à des attaques hystériques tandis que les autres protagonistes essaient de s'en débarrasser à l'aide d'une ambulance. Le parallèle avec *La Métamorphose* de Kafka et *Le Sein* de Philip Roth est évident et Limon ne se lasse pas de faire référence aux noms de leurs protagonistes respectifs.

Mais, malentendu très à la mode, la référence aux grands ne fait pas la grandeur: du génie kafkaïen et du comique de Roth, il ne reste pas grande chose; Limon nous fait tomber dans les abîmes obscènes d'une allégorie phallique absurde. Quant au langage, il présente des phrases de longue haleine qui, quoique

riches et dotées d'un lexique expressif, sont d'une répétitivité accablante. Malgré une indéniabilité inventivité stylistique, Limon ne réussit pas à provoquer en nous le sentiment d'un comique divertissant ou d'une révélation sur ce qui fait l'identité masculine. Au contraire, il dévie inévitablement vers un grotesque désagréablement plat. Là où Kafka réussissait à interpeller son lecteur par un style objectif et froid, Limon noie la narration dans une divagation fébrile, marquée par des rafales de parenthèses dissociatives et par le martèlement épuisant des répétitions lexicales et narratives. Un vrai cauchemar de Noël. » **PHILIPP JAKOB**

» Philippe Limon, *Phallus*, Ed. Gallimard, coll. L'Infini, 126 pp.



**COLLABORATION** Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. **LIB**